

macarons, des guirlandes et des fleurettes en plâtre entremêlées de peintures que désavouerait le dernier des élèves de Vanloo. Il se prépare ici un projet de restauration, nouveau sujet de crainte; mais on ne pourra faire pis. La grande salle de l'Hôtel-de-Ville, élevée sur les débris d'un palais impérial dont les Romains avaient marqué la place, procure aux curieux une déception plus amère encore; les traces des oripeaux du Congrès de 1748 y sont partout écrites, rongées de cette moisissure que délient les grandes choses construites pour des siècles, mais qui s'attache aux vieilleries et les pulvérise. Toutefois, au milieu des portraits de souverains allemands réunis dans cette salle, entre Charlemagne, François I^{er} et Joseph II, l'on rencontre, royalement adossée aux augustes panneaux, l'image du protecteur de la Confédération du Rhin, de Napoléon, et celle de Joséphine. On la retrouve de même au Musée de Mayence, entre celle du duc régnant de Nassau, et le portrait de M^{lle} Sabine Heinefetter, une comédienne fort bien nourrie; ces Allemands sont hospitaliers.

La position de notre empereur, dans ces contrées, a besoin qu'on l'explique. Sur les deux rives du Rhin, ce nom est aussi populaire qu'en France; le portrait de l'empereur règne sans opposition chez les particuliers comme dans les lieux publics, et les princes eux-mêmes ne craignent pas d'en décorer leurs châteaux. On n'attache à ce nom aucun sens politique; il n'est plus un emblème de la France ou un symbole des idées françaises: Napoléon figure là comme un ancien et très-glorieux souverain du pays, entre Charles-Quint, Joseph II, et le père de Marie-Louise; on l'a relégué dans le domaine de l'histoire, on en fait une sorte de héros quasi-national, et l'on peut supposer que, dans la suite des temps, les Allemands s'approprièrent par la légende la suite des temps, les Allemands s'approprièrent par la légende ce nouveau Charlemagne, qu'ils feront naître, comme l'ancien, à Andernach ou à Aix-la-Chapelle. Du reste, ils n'établissent aucune relation d'idées entre le règne de Napoléon et la France actuelle; de là l'illusion de bien des voyageurs. Parlez de l'Empereur aux bonnes gens du Rhin qui ont admiré et servi leur prince en sa personne, vous risquerez de les croire Français; parlez leur du présent et de l'avenir de la France, vous les trouverez purement Allemands.

Après le retour de l'île d'Elbe, quand la Chambre des représentants voulait obtenir de l'Empereur des garanties libérales, les royalistes lui prêtaient dérisoirement cette réponse burlesque: "Ne me parlez pas de faire des concessions, cette faiblesse a perdu mon oncle!"

Et chacun de se demander quelles concessions avait pu faire le cardinal Fesh...; mais l'oncle auquel ils faisaient allusion, c'était l'époux de la tante de Marie-Louise, c'était Louis XVI. Cela était plaisant; eh bien, cette raillerie est aujourd'hui prise au sérieux en Allemagne, dans certaine classe qui considère en Napoléon le gendre de l'empereur d'Autriche. En général, ce pays a du respect pour les têtes couronnées, et n'étaient les prétentions libérales des gens avancés, que déguisent mal des questions religieuses fort élastiques, dans un pays d'où l'unité chrétienne a été bannie depuis Luther, le roi de Prusse n'éprouverait pas plus d'opposition que le grand-duc de Toscane. Mayence fait exception et se souvient d'avoir été française; plus tard nous dirons pourquoi.

Au surplus, ces discords qui se maintiennent sourdement entre les Prussiens et leur prince n'ont rien d'étrange: la querelle des jeunes peuples contre les anciens trônes se poursuit d'une manière lente et fatale, et s'il y a lieu de s'en occuper, c'est pour signaler l'erreur où nous entraînent ces signes d'effervescence. La lutte

est entre le principe et le fait; elle a pour prétexte une utopie d'unité que chacun sape en croyant la défendre. Mais la France n'est pour rien là-dedans; les riverains du vieux fleuve sont plus Allemands que leurs souverains; voilà tout. Si la vérité n'a rien qui nous flatte, du moins l'aveu ne saurait réjouir la cour de Berlin: le vœu de l'Allemagne est de laisser à chacun de nous une écuille.

Revenons à Aix-la-Chapelle: ce que son antique église, si honteusement mutilée, offre de plus remarquable, c'est le trésor de ses reliques. Il y a, dans la sacristie, une grande armoire bise, barbouillée d'anges rococos et de guirlandes ridicules. Un prêtre que j'avais longtemps attendu entra précipitamment, tira d'un coffre deux ou trois clefs, et entr'ouvrit les battants de l'armoire, dans laquelle les rayons du soleil se précipitant, se brisèrent sur les facettes étincelantes d'une quantité de chasses, de ciboires, de bas-reliefs, de reliquaires en or constellés de pierreries. J'en fus ébloui tout à coup; ce buffet contenait les débris d'un soleil. A peine avais-je eu le temps d'entrevoir, que l'abbé rejoignant à demi les panneaux d'un air défiant, me demanda brusquement si j'avais donné quatre francs.

— Non, répondis-je, on ne m'a rien demandé, mais je suis tout prêt à me conformer à l'usage.

— Donnez quatre francs, interrompit, en refermant l'armoire, le bon vicaire qui attendit que j'eusse satisfait le sacristain.

Ainsi, l'on vend *donnant-donnant* la vue des restes de Charlemagne. L'os de son énorme bras est enlâssé dans un brassard de cristal dont les plaques sont soudées avec des lames d'or; son crâne, brun et luisant, que des mains vulgaires ont poli, est emboîté dans une grosse tête en argent battu; son cor de chasse, fait d'une dent d'éléphant, git à côté de la tête; on voit aussi la croix qu'il portait pendue à son cou, et près de deux admirables chasses d'argent, incrustées d'or et de pierreries, l'une byzantine et l'autre gothique, les bas-reliefs en or qui garnissaient le fauteuil en marbre du grand empereur. A peine me fut-il permis de jeter un coup d'œil sur ces raretés; le vicaire qui les montrait et les nommait successivement, les faisait disparaître avec une rapidité cruelle; mes prières furent inutiles, il referma l'armoire et s'enfuit, me laissant ébahi, mécontent, et ne gardant de toutes ces merveilles qu'une impression à la fois vague et profonde; je n'avais eu qu'une vision fugitive, j'avais vu éclater dans les ténèbres un éclair sculpté.

En quittant la sacristie avec moi, le sacristain m'offrit de me montrer la chaire, moyennant un demi-florin; il me fit voir aussi le sépulcre romain de Charlemagne, lequel représente l'enlèvement de Proserpine; je ne puis que nommer ces objets, si minutieusement décrits par Victor Hugo. Après quoi, je fus livré à un commissionnaire qui, moyennant certains kreutzers, me conduisit auprès d'un suisse. Celui-ci, pour un florin, me guida par un escalier délabré, jusqu'à la galerie de la coupole d'Othon III, où se trouve le trône tumulaire du héros carlovingien; quatre plaques de marbre de Paros, dénuées d'ornements. Il y avait là deux dames, l'une âgée, l'autre jeune, et un jeune homme qui contemplait ce monument dans une attitude respectueuse; le suisse nous invitait à nous asseoir sur ce siège auguste, et je ne sais quelle religieuse pudeur nous clouait à notre place; ce que voyant, la jeune femme escalada les quatre degrés sur lesquels le trône est élevé, et s'y plongea sans cérémonie, en s'écriant avec toute la gracieuse intrépidité de la sottise qu'une jolie bouche a coutume de déguiser: "Les dames sont partout à leur place."

Je saluai ma patrie en la personne de cette aimable représentant